

Première partie

L'homme avançait rapidement sur le chemin caillouteux. C'était une belle journée. Le temps était doux en ce jour de juin mille neuf cent vingt-huit.

On entendait les oiseaux chanter. Un merle effrayé jaillit des buissons. L'homme s'arrêta un instant pour s'éponger le front, il marchait depuis un bon moment, Il venait de la ville située à quelques kilomètres et commençait à sentir la fatigue le gagner. On lui avait parlé d'une veuve qui tenait une pension de famille, et, comme il cherchait un endroit où loger, il se rendait à l'endroit indiqué. Il aperçut bientôt le but de sa quête. C'était un terrain enserré entre deux routes qui se rejoignaient pour n'en former qu'une seule qui allait vers la ville de Cagnons. Cela avait valu à cet endroit son nom de « La Fourche » Il y avait là des baraquements faits de planches, de crépi et de tôles.

Au départ, cela avait été un camp militaire, puis on y avait accueilli des civils chassés par la guerre en mille neuf cent quatorze. Ces pauvres gens avaient fui devant la rapide percée des troupes allemandes. Ils redoutaient les exactions des soldats ennemis. On appelait alors ces personnes « les évacués ». C'était des gens venus du nord et de l'est de la France, mais aussi de Belgique. Ils avaient dû laisser leurs familles, leurs amis et leurs maisons et n'avaient emporté que peu de choses. Ils avaient marché jour et nuit, la peur au ventre. Vieillards, femmes enceintes ou avec des enfants en bas âge, tous s'étaient épuisés dans ce long et pénible exode. Après de longues pérégrinations, ils

avaient enfin été conduits à la fourche, cet endroit à l'écart de la ville, où l'armée avait construit un camp qu'elle avait ensuite abandonné pour s'établir ailleurs. Ces baraques de planches qui laissaient passer le vent et le froid n'avaient rien d'un palace. Pourtant, c'est avec soulagement que tous y posèrent leurs maigres bagages. Chacun se vit attribuer une baraque plus ou moins délabrée. Pour Rose Laurent et son bébé c'était un baraquement tout en longueur. Il n'y avait pas de cloison intérieure, pas d'eau courante ni d'électricité. Pas de lit non plus, juste quelques paillasses, un banc et une table bancale. La jeune femme se sentit découragée. Son mari mobilisé combattait quelque part, elle ignorait où. Désormais, il ne saurait pas où lui écrire. C'était un souci de plus pour la jeune femme. L'attente, l'angoisse, le manque de nourriture, tout cela marquait un quotidien difficilement supportable pour elle comme pour les autres évacués. Cela dura plusieurs années, avant que la guerre soit terminée et que Lucien Laurent puisse retrouver son foyer. Mais ce n'était plus le même homme. Les souffrances endurées, l'horreur des tranchées, la mort au quotidien l'avaient profondément marqué physiquement et moralement. Il avait eu bien du mal à retrouver une vie tant soit peu normale. Cependant, petit à petit, il avait repris le dessus et transformé le baraquement en coquette maisonnette. Il avait monté des cloisons pour créer plusieurs chambres, colmaté les fentes entre les planches pour plus de confort et de chaleur. À l'extérieur, il avait appliqué du ciment et du crépi pour isoler un peu plus le logis du froid et du bruit. Presque tous à la fourche avaient fait de même. Les familles avaient amélioré leurs habitats avec courage et ingéniosité. Après la guerre, le service des régions libérées en avait proposé l'acquisition aux habitants. La plupart avaient accepté, d'autres étaient allés vivre ailleurs. Pour ceux qui désiraient rester, dans un premier temps, la mairie de Cagnons avait avancé la somme. Elle accordait un délai de deux ans pour le remboursement. Cela avait été difficile. Il avait fallu travailler dur pour y arriver. Rose attendait un autre enfant lorsque brusquement, Lucien tomba gravement malade et mourut. Veuve avec ses deux

fillettes à charge, la vie n'avait pas été facile pour Rose Laurent. Mais elle avait un courage à toute épreuve. Pour ses enfants, elle s'était battue comme une lionne. Grâce à son opiniâtreté, elle avait réussi à ouvrir une petite pension de famille qui lui permettait de gagner sa vie et celle de ses filles. Cependant, il restait un gros problème. À l'époque, les terrains avaient été réquisitionnés par l'armée. Ils appartenaient toujours à des propriétaires privés. C'était des paysans du coin pour la plupart. La mairie avait obtenu un accord : En échange d'un loyer, les habitants pourraient rester dans leurs maisonnettes. La somme à payer était assez onéreuse pour leurs faibles revenus, mais chacun mettait un point d'honneur à s'en acquitter en temps et en heure. Les propriétaires passaient chaque mois à la fourche pour encaisser leur dû, et, chacun y trouvait son compte. La vie suivait son cours monotone avec les joies et les peines qui tissaient le quotidien des gens simples.

Antoine Barlin (C'est ainsi que l'homme se nommait) pénétra dans la courette d'une petite maison coquette et fleurie. Elle avait un toit fait de tôles, les planches des murs avaient été recouvertes de crépi. La porte d'entrée et les volets étaient peints en vert. Un joli panneau décoré portait le nom « Mon Logis ». Des roses trémières s'épanouissaient le long des murs, des géraniums garnissaient le rebord des fenêtres. Le parfum des roses embaumait l'atmosphère. Il y avait autour de la maisonnette un jardin potager soigneusement entretenu où poussait une grande variété de légumes. Dans cet endroit, on ressentait une sorte de sérénité. C'était là qu'habitaient Rose Laurent et ses deux filles Charlotte et Marguerite.

Antoine frappa à l'aide du heurtoir. Une femme vint lui ouvrir. Âgée de quarante ans, petite et menue, Rose Laurent était encore jolie avec son teint clair, ses cheveux auburn et ses yeux clairs tirant sur le vert. Les quelques rides qu'elle avait aux coins des yeux loin de l'enlaidir, lui donnaient un charme indéfinissable. Vêtue modestement mais avec goût, elle était très agréable à regarder et Antoine ne s'en privait pas. De son côté, la femme était agréablement surprise par

l'apparence de son visiteur. Antoine à quarante-deux ans était un bel homme. Grand, mince et bien mis, ses cheveux noirs, ses yeux sombres, son aplomb et son assurance lui valaient de nombreux succès féminins.

Quand elle connut le but du visiteur, Rose se montra navrée : Elle n'avait rien de disponible.

Les deux chambres étaient occupées. L'une par mademoiselle Aglaé, une vieille fille de cinquante

deux ans, employée comme vendeuse dans une librairie spécialisée dans les livres religieux et située à deux pas de l'église où Aglaé, très pieuse se rendait fréquemment. Dans l'autre chambre, mamie Jeanne, une adorable grand-mère, ancienne dentellière, confectionnait des articles de lingerie et de décoration pour un magasin de luxe. Toute la journée, on entendait le bruit de sa machine à coudre. À soixante-cinq ans, elle était dotée d'une énergie et d'une joie de vivre hors du commun.

Déçu, Antoine allait repartir quand il avisa un apprentis adossé à la maison.

« Qu'avez-vous là ? » demanda-t-il

« Oh, c'est un débarras » Répondit Rose

Antoine lui demanda la permission de le visiter, elle accepta. L'endroit était plein de toiles d'araignées, les murs autrefois blancs étaient à présent d'un gris sale. Le sol en planches aurait eu besoin d'un sérieux lessivage. Il y avait de vieux meubles et différents objets empilés là depuis belle lurette.

L'homme réfléchit un moment puis, il fit une proposition étonnante :

Si Rose acceptait ; il remettrait la dépendance en état à ses frais et y habiterait. En contrepartie, Rose lui ferait une remise de deux mois sur la pension.

Il lui confia que depuis quelques mois, il logeait dans une chambre au dessus d'un café et qu'il n'en pouvait plus.

L'endroit était bruyant, mal tenu et des bagarres éclataient souvent le soir parmi les clients avinés.

Même avec la perspective de devoir le remettre en état, l'endroit était un coin de paradis comparé à sa chambre actuelle. Antoine racontait ses malheurs, ajoutant des anecdotes si drôles que Rose fût prise d'un fou rire qu'elle eut bien du mal à maîtriser.

Quand elle reprit son souffle, elle accepta la proposition de son futur locataire. Un troisième pensionnaire serait le bienvenu. Elle ne roulait pas sur l'or. Seule avec ses deux filles, elle avait bien du mal à joindre les deux bouts chaque mois.

Veuve très jeune d'un mari qu'elle avait aimé passionnément, elle n'avait jamais voulu d'un autre homme et cela, malgré de nombreux prétendants.

Une semaine plus tard, le débarras était méconnaissable : les murs avaient été passés à la chaux, le plancher raboté et vitrifié. Antoine avait trouvé un lit, un matelas une armoire, une petite table et une chaise bancale dans le capharnaüm du débarras. Les meubles étaient en piteux état, mais Antoine était habile de ses mains. Très vite, il leur redonna un aspect acceptable. Le soir même, Il prenait possession des lieux. Le cagibi avait une entrée indépendante ce qui était un avantage certain : l'occupant pouvait entrer et sortir à sa guise quelle que soit l'heure et même y amener qui il voulait en toute discrétion. L'arrivée d'Antoine parmi les pensionnaires chamboula quelque peu le climat de la maison. Ce bel homme serviable et aimable faisait de l'effet.

Aglaré, La vieille fille acariâtre devint presque aimable. Mamie Jeanne très intéressée, l'écoutait parler de son séjour en Suisse quelques années auparavant. Cela intéressait la vieille dame. Sa fille y habitait. Dans les lettres qu'elle envoyait à sa mère, elle lui parlait si bien de ce pays que mamie Jeanne avait l'impression de le connaître.

Les soirées étaient douces et conviviales. Vers vingt et une heures, les pensionnaires regagnaient leurs chambres. Seules, Rose et ses filles

restaient pour remettre de l'ordre et effectuer les taches ménagères avant de se coucher à leur tour.

Charlotte, la fille aînée se levait la première chaque matin. Elle travaillait à la ville chez les Duvivier (un chirurgien réputé et son épouse) depuis l'âge de quatorze ans. Le couple avait trois garçons de sept, cinq et trois ans. C'était de véritables petits monstres bien trop gâtés par leur mère qui leur passait tout. Charlotte avait cessé de se plaindre à Madame car cela ne servait à rien. Mais les garnements craignaient leur père qui ne plaisantait pas avec la discipline. Il suffisait que Charlotte menace de se plaindre à lui pour les transformer en agneaux. À la fois servante, femme de ménage et garde d'enfants, Charlotte était ce qu'on appelait à juste titre une bonne à tout faire. Comme ses patrons recevaient souvent, à chaque réception, elle se transformait en soubrette d'opérette. De petite taille, menue comme sa mère, avec de grands yeux bleus et une bouche gourmande, elle était très jolie dans sa stricte robe noire.

Un tablier en dentelle et une coiffe posée sur ses cheveux noirs relevés en chignon complétaient sa tenue. Une partie de la nuit, elle allait de la cuisine (où la vieille Josiane préparait le festin) à la grande salle à manger, portait les plats qu'elle présentait aux convives, les servait. Sa patronne l'avait formée à cet exercice. Charlotte y excellait et Madame Duvivier s'en félicitait. Son service terminé, la jeune fille recevait une enveloppe avec quelques billets pour sa prestation. Cela arrondissait son salaire qui n'était pas très conséquent. Au moment de rentrer chez elle, il faisait très sombre et Charlotte n'était pas rassurée. Heureusement Joseph Lévy, Le fils de la cuisinière, insistait pour la raccompagner. C'était un jeune homme à peine plus âgé qu'elle. Il était employé par le docteur pour de multiples travaux de maintenance et d'entretien à la clinique. Parfois, il aidait Charlotte à porter les charges trop lourdes pour elle lors des corvées de lessive. Ensemble, ils allaient aussi cueillir les fruits des quelques pommiers, poiriers où pruniers du grand jardin. Joseph était un beau gars de dix – huit ans aux yeux et aux cheveux sombres. Toujours correct et gen-